

engagé à réclamer l'aide de collègues voisins. Le garde convoqua trois gardes champêtres des communes les plus proches, leur offrit d'abord le litre de bière de l'amitié, puis tous quatre entourèrent subitement la demeure de Wambèke qui ne se doutait de rien.

Wambèke fut saisi, lié et garotté, l'usage seul d'une de ses jambes lui fut laissé, et, tenu d'un côté par un garde, de l'autre côté par un autre garde, précédé d'un troisième, qui marchait en éclaireur de crainte d'une surprise, et suivi d'un quatrième qui surveillait les derrières, il fut mis en route pour la ville voisine. Pendant une heure, le cortège marcha sans incident, mais au moment où il traversait la route qui mène en France et s'étend au loin en serpentant, Wambèke, d'un prodigieux effort de bras et des poignets, brisa cordes et chaînes, fit un bond de côté, adressa aux quatre gardes le salut du gamin de Paris, quand il cria: Oh! c'est balle! et prit sa course vers la frontière. Quatre coups de pistolet, tirés par les quatre gardes, le suivirent dans sa retraite; il en entendit les gros plombs siffler à ses oreilles, mais aucun ne l'atteignit, et deux minutes après, il avait mis entre lui et les gardes une distance que ceux-ci étaient impuissants à combler.

Le surlendemain, Wambèke était arrêté en France pour défaut de papiers et de moyens d'existence. Si, comme tout le fait supposer, un arrêté d'expulsion le frappe pendant qu'il purgait la condamnation qui l'attendait au chef de vagabondage, il se retrouvera prochainement à la frontière entre la gendarmerie française et la gendarmerie belge. Cette dernière fera bien de prendre ses précautions pour ne pas voir se renouveler la mésaventure du garde-champêtre de C... et de ses collègues.

(Écho du Nord).

Le prix moyen de l'hectolitre de froment, arrêté par le ministre de l'Agriculture et du Commerce, pour servir de régulateur, est de 19 fr. 09 c. pour la 2.° section de la 3.° classe, dont font partie les départements du Nord et du Pas-de-Calais.

Dans le tableau régulateur du prix de l'hect. de froment, publié par le Moniteur, la troisième classe, section unique, dans laquelle figure Bergues, pour le département du Nord, porte les cotes suivantes :

	D sem. fév.	1.° sem. mars.	2.° sem. mars.
Mulhouse.	20 50	20 54	20 67
Strasbourg.	21 83	21 53	21 61
Bergues.	20 95	20 86	20 54
Arras.	18 93	18 40	18 67
Roye.	18 76	18 78	18 45
Soissons.	18 77	18 42	18 25
Paris.	p. dev.	p. dev.	p. dev.
Rouen.	18 90	18 76	19 15
Saumur.	17 »	17 25	17 22
Nantes.	20 29	20 42	19 82
Marans.	17 06	17 16	16 86

Le prix moyen régulateur de la classe est donc de 21 fr. 41 c. pour la première section, de 19 fr. 09 c. pour la seconde, et de 18 fr. 09 c. pour la troisième.

Le prix moyen est de 20 fr. 09 c.

CAISSE D'ÉPARGNE DE ROUBAIX.

Bulletin de la séance du 1.° avril 1860.

Sommes versées par 74 déposants dont 12 nouveaux fr. 7,180 »
32 demandes en remboursement. 4,751 42
Les opérations du mois d'avril sont suivies par MM. Louis Ernoult-Bayart et Louis Watine, directeurs.

AVIS.
Il n'y aura pas de séance dimanche prochain, à cause de la solennité de la fête de PAQUES.

ÉTAT-CIVIL DE ROUBAIX.

NAISSANCES.

Du 27 mars au 2 février 1860 inclus, 23 garçons, 22 filles.

DÉCÈS.

Du 26 mars. — Amélie-Joseph Quiévreux, 37 ans, ménagère, épouse de Désiré-Joseph Rucquoi, au Jean-Ghislain.

Du 27. — Rufine-Angélique Leplat, 55 ans, ménagère, veuve d'Auguste Florin, au Tillent. — Henri Courouble, 46 ans, tisserand, célibataire, à l'hôpital.

Du 28. — Charles-Anguste Leconte, 64 ans, tisserand, veuf de Sabine-Joseph Delebecque, rue Neuve. — Marie-Magdeleine Gaudin, 65 ans, ménagère, célibataire, hôpital.

Du 29. — Hubert-Emanuel Carré, 79 ans, pensionné du gouvernement belge, épouse de Catherine-Joseph Estebnaert, rue du Collège.

Du 30. — Marie-Berthe Berremans, 54 ans, ménagère, épouse d'Ans-lme-Etienne Bellay, à l'hôpital.

Du 31. — Henri Defant, 29 ans, tailleur de pierres, veuf d'Ernestine-Rosalie Gilmont, à l'hôpital. — Elise Walmaeq, 27 ans, ménagère, épouse de Norbert Solvin, rue du Moulin-Brûlé.

Le 1.° avril. — Marie-Aimée Papegay, 59 ans, ménagère, épouse de Louis-Joseph Dupriez, rue de la Bonneville. — Denis-Joseph Nutte, 39 ans, tisserand, célibataire, à l'hôpital.

Du 2. — Célestine-Victoire Segar, 80 ans, journalière, veuve de Jean-Baptiste Lepoutre, à l'hôpital. — Jean Declercq, 63 ans, domestique, célibataire, au triez Saint-Joseph.

Plus 12 garçons et 11 filles, décédés au-dessous de l'âge de 10 ans.

FAITS DIVERS.

Un vol considérable de diamants a été commis il y a quelques jours, entre 8 et 9 heures du soir, au préjudice de M. F..., bijoutier, au Palais-Royal, à Paris.

M. F... se trouvait assis derrière son comptoir avec un de ses commis, lorsque deux messieurs très bien mis entrèrent dans le magasin, pour faire l'acquisition de toignes jumelles.

Le commis se leva pour faire voir les objets demandés, placés au fond du magasin à droite. Pendant cet examen, deux dames et deux autres messieurs se présentèrent en demandant à voir une fort jolie montre placée derrière la vitrine du magasin à l'opposé du comptoir.

M. F... se leva à son tour, et pendant qu'il faisait voir le bijou aux messieurs, les deux dames dont les vastes crinolines cachaient le comptoir, soulevèrent le dessus d'une montre au milieu de laquelle se trouvait un écran découvert rempli de bagues ornées de diamants de toute grosseur et l'enlevèrent avec une prestesse merveilleuse. Il y en avait pour 250,000 francs.

Les deux messieurs ne s'étant pas accordés sur le prix de la montre, sortirent du magasin, précédés par les deux dames, et au même instant les personnages qui marchandait les jumelles étaient convenus d'un prix, s'avancèrent vers le comptoir, afin de solder leur achat. Ce n'est qu'après le départ de ces derniers que M. F... s'aperçut de la disparition du précieux écran, mais il était trop tard pour rejoindre les voleurs. Plainte a été immédiatement portée à l'autorité sur ce vol considérable accompli avec une audace et une promptitude extraordinaires.

Un horticulteur de North-Berwick vient d'envoyer à la reine d'Angleterre et à l'Empereur des Français, des raisins de l'année d'une beauté et d'une grosseur remarquables. Le so-

leil est distancé par l'art. C'est du Nord maintenant que viennent les primeurs.

Les journaux de Nantes annoncent que les hirondelles, ces messagères du printemps, ont fait leur apparition à Saint-Nazaire.

Le journal allemand de Paris, le *Pariser Zeitung*, annonce que M. Meyerbeer va être anobli de Prusse. Le gouvernement wurtembergeois avait l'intention d'accorder à l'illustre compositeur des titres de noblesse. Il fit cependant prendre des renseignements à Berlin, pour savoir si cela y serait bien vu et si le gouvernement prussien ne préférerait pas accorder lui-même cette faveur à M. Meyerbeer. Dans sa réponse, le cabinet prussien s'est déclaré prêt à prévenir les desirs du Wurtemberg, et le maestro ne tardera pas à être gentilhomme prussien.

On écrit de Tournai à l'*Indépendance belge*: « On nous rapporte un petit incident plus comique que malheureux arrivé au théâtre, samedi dernier, pendant la représentation de la *Muette de Portici*.

Quelques soldats de la garnison avaient été demandés pour remplir l'office de figurants. Ils devaient comprimer une révolte et on leur avait recommandé de feindre la résistance. — L'un d'eux, voyant arriver à lui l'acteur principal armé d'un poignard, se crut soudain transporté sur un champ de bataille. Il prit son rôle au sérieux et appliqua sur la tête de l'acteur un coup de crosse de fusil. La blessure n'offrit aucune gravité et la victime en fut quitte pour un léger étourdissement.

On assure que cet intrépide soldat sollicite le grade de caporal pour cet exploit héroïque. Il est persuadé que c'est grâce à lui que la révolte a été apaisée et que tout est rentré dans l'ordre. »

Mercredi soir, une ourdisseuse de notre ville, rapporte le *Courrier de Lyon*, attendait à huit heures la sortie de son mari, employé comme commis dans un magasin de soieries de la rue Victor-Arnaud, lorsqu'elle fut accostée par une femme de vingt-cinq à trente ans, qui la pria poliment de vouloir bien garder cinq minutes une petite fille de deux ans qui l'accompagnait, pendant qu'elle monterait dans la maison qui a deux issues, une sur la rue Victor-Arnaud, l'autre sur la rue Royale. Le service demandé fut accepté.

L'ourdisseuse et son mari attendirent vainement plus d'une heure le retour de l'enfant. Enfin, comme il se faisait tard, ils se décidèrent à emmener avec eux l'enfant qui leur avait été si inopinément confiée.

Le lendemain, à dix heures, tous deux se rendirent au bureau de police de la rue Luizerne pour y faire leur déclaration, lorsqu'un coin de la rue des Capucins et de la place Croix-Paquet, la petite délaissée voyant passer une femme enveloppée d'un large tartan se prit à crier de toutes ses forces: *Maman! maman!*

Les deux époux hâtèrent le pas, et le mari, abordant cette femme, lui reprocha l'abandon de son enfant. Payant à l'air d'audace, mais cependant un peu troublée, cette dernière persistait à se dire victime d'une méprise et à ne pas vouloir reconnaître sa fille, malgré ses cris mille fois répétés de: *Maman! maman!*

Pour couper court à une scène qui semblait déjà les passants, le mari de l'ourdisseuse, saisissant cette marâtre par le bras, la somma de venir s'expliquer au bureau de police, et tous quatre se dirigèrent vers l'aile de la Banque.

Arrivée à l'accusée, changeant subitement de ton, avoua qu'elle était réellement la mère de l'enfant, que la misère seule la forçait à abandonner et supplia, en pleurant, le mari de l'our-

Je le crois sans peine, dit amèrement l'empereur, car le sort de la Pologne est le seul mobile de ses actions. La comtesse n'est pas une femme comme les autres, elle est Polonoise, et rien de plus.

Un faible son plaintif s'échappa du sein de la comtesse, et sa tête se pencha davantage encore sur sa poitrine; mais elle ne répondit pas.

La comtesse Wielopolska est une fille de la Pologne, continua l'empereur avec plus de vivacité; elle n'aime que la Pologne, et cet amour est une cuirasse qui ferme son cœur à toute autre affection. Dans cet égoïsme de son amour de la patrie, elle ne comprend pas qu'il existe d'autres sentiments, et qui ne sent pas et ne pense pas comme elle, — quelque raison qu'il ait d'ailleurs pour cela, — est un criminel à ses yeux.

Tu es très dur, mon fils, dit Marie Thérèse si même la comtesse l'a fait des reproches comme elle vient de m'en adresser, tu aurais dû réfléchir qu'elle en a le droit et qu'elle est malheureuse. Le malheur mérite nos égards, surtout quand nous ne pouvons pas le secourir.

Ne réprimandez pas l'empereur, madame, murmura la comtesse; et relevant la tête avec lenteur, elle attacha ses grands yeux sur Joseph avec une indicible expression de chagrin. Votre Majesté a raison, lui dit-elle, je ne suis rien qu'une Polonoise et je mourrai avec ma patrie. Vous fermez notre cercueil à toutes deux, et cela ne vous coûtera pas, je le sais, des larmes comme celles que l'impératrice vient de verser. La Pologne et la Polonoise Anna de Wielopolska emportent dans la tombe le souvenir de ces pleurs et le souvenir des yeux secs de Votre Majesté.

disseuse de ne pas la perdre. Puis, comme les deux époux hésitaient, s'interrogeant des yeux, cette femme, mettant à profit ce moment d'hésitation, s'empara violemment de sa fille et disparut en courant du côté de la rue Saint-Marcel, avant que l'honnête commis et son épouse eussent eu le temps de revenir de la stupeur dans laquelle les avaient plongés la scène dans laquelle ils avaient joué un rôle si important.

La police de Marseille vient d'arrêter, en état de vagabondage, un enfant de 15 à 16 ans environ, dont il n'a pas été possible jusqu'à ce jour de connaître le nom, ni le langage, ni l'origine.

Il s'est enfermé dans un mutisme complet. Est-il véritablement muet, ou bien joue-t-il ce rôle pour cacher son identité? C'est ce que l'on ignore.

Une ou deux fois seulement il a laissé échapper le mot *oui*, ce qui semblerait indiquer qu'il est d'origine française.

Les linges et effets dont il est revêtu portent le n° 37, marqué en fil rouge, et la lettre G. en fil blanc.

Il porte suspendu à son cou une amulette, sur laquelle on lit ces mots: *Mon enfant, je te regarde, pense à ta promesse.*

Le profond mystère qui règne autour de cet enfant, rappelle l'histoire de Julia, cette jeune fille d'origine inconnue, dont la vie pleine d'incidents si romanesques, excita dans le temps un si vif intérêt chez les lecteurs du *Sémaphore*.

On lit dans le *Journal d'Indre-et-Loire* une note ainsi conçue, qui a dû faire un sensible plaisir à celui pour qui elle était écrite:

Le receveur général des finances d'Indre-et-Loire prie M. Caval, dont il ignore l'adresse, de passer à la recette générale pour y recevoir la demi-obligation foncière 4 pour 100 qu'il a achetée le 6 courant.

Cette demi-obligation, que M. Caval n'a pas encore retirée, vient de gagner, au tirage du 22 mars 1860, 50,000 francs.

On lit dans la *Sentinelle du Jura* du 29 mars:

Des convois de poudre et de munitions de guerre sillonnent depuis quelques jours, sous l'escorte de la gendarmerie, les routes de notre département. Ils sont dirigés des arsenaux de Besançon sur les deux forêts de Salins et e fort des Rousses qui protègent la frontière française contre une invasion venant de la Suisse.

C'est par le col des Rousses que le prince de Schwarzenberg pénétra, en 1813, dans la Franche-Comté, à la tête de 30,000 hommes. Il n'y avait là aucun ouvrage de défense pour arrêter l'ennemi. L'empereur Napoléon I.° et fit travailler en 1815; mais les travaux étaient à peine commencés que 25 000 Autrichiens conduits par le général Frimont, débouchèrent par le Noirmont; 200 hommes du 62.° de ligne et 300 gardes nationaux, qui n'étaient même pas encore habillés, défendirent la position.

Ces 500 braves résistèrent pendant douze heures à 25,000 ennemis, en tuèrent 300, en blessèrent 1,200 et n'eurent eux-mêmes qu'une dizaine d'hommes hors de combat.

Cependant il fallut se replier, les colonnes autrichiennes passèrent; et derrière elles les Suisses, nos fidèles amis et alliés, se ruèrent sur la com mune des Rousses, qui fut pillée de fond en comble.

On s'en souvient encore!
Les fortifications interrompues n'ont été reprises qu'en 1843, époque à laquelle on a commencé la construction du fort actuel. C'est une place de guerre de premier ordre, armée de dix bastions, et qui arrêterait facilement, avec

Joseph, couronné, eut cependant assez d'empire sur lui-même pour ne pas répondre. Il se contenta de lancer à la comtesse un regard irrité qui la fit frémir; puis il se tourna vers l'impératrice et s'inclina devant elle.

Pardonnez-moi, dit-il, d'avoir interrompu votre intéressant entretien avec madame la comtesse; mais les affaires de l'Etat avant tout. Votre Majesté n'avait ass que cette heure pour la signature du traité de partage, et les courriers qui doivent la porter à Berlin et à Saint-Petersbourg sont prêts.

La comtesse, comprenant fort bien que l'empereur voulait la contraindre à s'éloigner, se dirigeait doucement vers la porte. Mais Marie-Thérèse, qui était restée un moment comme absorbée dans ses pensées, s'empressa de courir à elle et de la retenir. La dureté et la cruauté de l'empereur, incompréhensibles pour elle qui n'en connaissait pas la cause, firent redoubler dans son cœur généreux la sympathie et la compassion pour cette femme tout à l'heure si ardente et si fière, et maintenant si humble et si abattue.

Demeurez, comtesse, lui dit-elle vivement. — Mon fils Joseph, continua-t-elle en se tournant vers l'empereur avec un geste fier et majestueux, tu viens chercher ma signature. Mais avant que je la donne, prouve aux yeux de Dieu, aux yeux de ta mère et enfin aux yeux de la Pologne, — personnifiée en la comtesse ici présente, — qu'il était impossible à l'Autriche d'agir autrement. Si tu peux justifier le partage, tu soulageras mon cœur d'un poids énorme, car depuis des mois la malheureuse Polonoise m'a coûté bien des larmes, m'a causé bien des souffrances.

(La suite au prochain numéro).

prince, quel exemple nous donnons au monde
en exposant notre honneur et notre réputation
pour un misérable lambeau de la Pologne ou
de la Moldavie et de la Valachie! Cependant,
comme je m'aperçois bien que je suis seule
de mon avis et que je n'ai plus ma vigueur
d'autrefois, je laisse les choses suivre leur
cours, mais ce n'est pas sans la douleur la
plus profonde.

Eh bien, demanda l'impératrice, croyez-vous maintenant que c'est avec affliction que je subis la nécessité?

Je remercie Votre Majesté, dit la comtesse avec une profonde émotion et les yeux remplis de larmes, de m'avoir communiqué ce billet. Il restera gravé dans l'histoire comme le plus beau monument du règne de Marie-Thérèse! Je n'ai plus le courage d'en vouloir à Votre Majesté; je baiserais pour la dernière fois cette main avec respect et amour, quoique je sache qu'elle va signer la ruine de ma patrie.

Elle s'approcha de l'impératrice et lui prit la main pour la porter à ses lèvres. Mais Marie-Thérèse la lui retira avec vivacité, et lui jeta impétueusement les deux bras autour du cou, en s'écriant du ton le plus affectueux:

Sur mon cœur, belle et malheureuse femme! Si je ne puis te secourir, je puis au moins pleurer avec toi!..

La comtesse, vaincue par ce magnanime et sincère témoignage d'attachement, se serra contre l'impératrice, posa sa tête sur son épaule et pleura amèrement. Marie-Thérèse, se penchant alors pour la baiser au front, laissa échapper de ses yeux deux grosses larmes qui tombèrent sur la brillante chevelure noire d'Anna.

X

FINIS POLONIE.

Pardon, Majesté! dit en ce moment derrière elle une voix attendrie et mélancolique, je ne savais pas que j'allais vous déranger.

La comtesse Wielopolska poussa un cri d'effroi, et un tremblement convulsif agitait des pieds à la tête.

Tranquillisez-vous, comtesse, tranquillisez-vous, dit l'impératrice, la dégageant doucement de ses bras, c'est mon fils, c'est l'empereur! Nous n'avons pas à rougir de nos larmes devant lui, car il sait bien que ce ne sont pas les premières que je verse sur le sort de la Pologne!

L'empereur restait là immobile et muet, les yeux fixés sur la comtesse, pâle, tremblante et la tête penchée sur la poitrine. Plus il la regardait, plus il pâtissait lui-même, plus ses regards exprimaient la douleur. Mais tout à coup, s'arrachant à ses tristes pensées, il s'approcha vivement d'elle et lui tendit la main.

Je vous salue, comtesse, dit-il d'une voix douce; je me félicite du hasard qui me fait vous rencontrer, car depuis longtemps je vous cherchais en vain.

La comtesse vacillait comme un lis agité par le vent; ses bras pendaient comme para ysés, elle semblait ne pas voir la main de l'empereur.

Je n'étais pas à Vienne, dit-elle d'une voix à peine intelligible; je m'étais réfugiée dans la solitude avec mon désespoir.

Mais la triste nouvelle de la chute de la Pologne l'a ramenée ici, dit l'impératrice, posant la main sur l'épaule d'Anna.